Document generated on 05/12/2025 1:42 a.m.

Anthropologie et Sociétés

Frédéric LASSERRE, *Le Canada d'un mythe à l'autre. Territoire et images du territoire*. Éditions Hurtubise HMH, 1998, 293 p., fig., ann., bibliogr.

Frédéric Boily

Volume 26, Number 2-3, 2002

Mémoires du Nord

URI: https://id.erudit.org/iderudit/007091ar
DOI: https://doi.org/10.7202/007091ar

See table of contents

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)
1703-7921 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Boily, F. (2002). Review of [Frédéric LASSERRE, *Le Canada d'un mythe à l'autre. Territoire et images du territoire*. Éditions Hurtubise HMH, 1998, 293 p., fig., ann., bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, *26*(2-3), 311–313. https://doi.org/10.7202/007091ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

remarquer à l'auteur, puisque l'on parle du Rwanda, que le massacre des Tutsi vient démentir l'idée, avancée par Ignatieff, que le génocide est le résultat d'une « nouvelle technologie » (p. 17), les machettes n'étant pas une arme bien nouvelle.

Mais pourquoi, se demande l'auteur, des gens autrefois voisins, comme les Serbes et les Croates, en viennent-ils à s'affronter si violemment? Récusant après bien d'autres la thèse du « choc des civilisations » de Samuel Huntington (et non Daniel comme il est écrit à la page 34), l'auteur affirme plutôt qu'il faut rechercher une explication du côté des phénomènes de constructions identitaires. Il adhère à la thèse d'inspiration freudienne du « narcissisme de la petite différence » voulant que moins les différences sont importantes plus il faut lutter pour les exprimer. Les différences mineures sont ainsi transformées en distinctions majeures qui viennent conforter l'idée d'un Moi national différent. Certes, la théorie n'explique pas, reconnaît Ignatieff, le passage à la violence, mais elle permettrait de tirer une leçon importante : il ne faut pas trop attendre de la réduction des différences du niveau de vie entre les peuples. Au contraire, plus les peuples sont semblables, plus il y aurait risque d'affrontements, notamment lorsque les États ne peuvent assurer la protection de tous, ce qui amène certaines populations à se mettre sous la protection d'un groupe particulier.

Peut-on sortir du cycle infernal de la violence dans lequel sont plongés ceux pour qui l'histoire est « un obsédant cauchemar », métaphore que l'auteur emprunte à James Joyce? Selon Ignatieff, cela n'est pas facile parce qu'il ne suffit pas de dévoiler la vérité, car encore faut-il mettre de côté les traumatismes passés. Ce qui ne veut pas dire laisser impunis les tortionnaires. Mais il faut arriver à une conception de l'histoire qui ne soit plus celle d'un destin à subir demandant la vengeance pour les affronts subis dans le passé. Ce texte est d'une criante actualité alors que le conflit qui déchire les Palestiniens et les Israéliens fait toujours rage. Cela montre bien la pertinence de ce tonique essai qui, dans l'ensemble, propose de stimulantes réflexions.

Frédéric Boily (fred_boily@hotmail.com)
Département des sciences humaines
Université du Québec à Chicoutimi
555, boul. de l'Université
Chicoutimi (Québec) G7H 2B1
Canada

Frédéric LASSERRE, *Le Canada d'un mythe à l'autre. Territoire et images du territoire*. Éditions Hurtubise HMH, 1998, 293 p., fig., ann., bibliogr.

Chercheur associé à plusieurs centres de recherche, Frédéric Lasserre se propose de nous montrer l'envers du décor des luttes politiques canadiennes survenues ces quelque vingt dernières années. Selon l'auteur, derrière ces combats se cacheraient des « représentations spatiales » divergentes et conflictuelles de l'espace national canadien. Ainsi, il suppose l'existence d'un certain « parallélisme » entre ces images et les idéologies politiques définissant l'État et la nation (p. 22 à 24). Cependant, on aurait aimé en savoir plus sur la « dialectique » existant entre les discours politiques et les représentations (les premiers sont-ils à la remorque des secondes ou est-ce l'inverse?). Quoi qu'il en soit, au Canada anglais, ce serait une représentation unitaire du territoire national qui dominerait, laquelle se traduirait par une conception homogène de la nation canadienne.

S'attachant dans les deux premières parties de l'ouvrage à retracer la genèse de cette représentation, Lasserre montre que pour surmonter les « régionalismes », autant les peintres, les historiens, les géographes que les acteurs politiques ont présenté une image unificatrice du territoire canadien. Par exemple, les peintres du groupe des Sept, « motivés par de puissants sentiments nationalistes », auraient voulu, avance-t-il, « peindre le Canada », à partir de ce qu'ils percevaient comme étant le trait distinctif de la nation, à savoir le mythe du « Nord » (p. 40). Les acteurs politiques étaient quant à eux préoccupés par la menace annexionniste américaine. Or, les « nationalistes canadiens », affirme Lasserre, n'ont pas trouvé de projet original à opposer au régime politique américain. N'ayant pas voulu fonder le pays sur la spécificité culturelle canadienne-française, ils se sont plutôt tournés vers des représentations reposant sur l'immensité et l'homogénéité du territoire (p. 67). « Qu'elles procèdent de géographes, d'historiens ou de l'État, écrit Lasserre, une orientation commune guide ces représentations : le Canada serait pensé de façon analogue à Vancouver comme à Québec, uni autour d'un projet grandiose, soudé par un territoire source d'identité » (p. 136). Mais ces représentations d'un Canada uni autour d'un même territoire font fi des clivages culturels qui traversent la trame historique canadienne, d'où les résistances qui se sont rapidement manifestées (troisième et quatrième parties).

D'une part, avec les Autochtones pour qui, avance Lasserre, le lien à la terre ou « l'occupation du sol » serait un trait culturel fort. C'est ce qui les amène à revendiquer certaines parties du territoire canadien (p. 155-159). Cela conduit à l'entrechoquement de « conceptions frontalières » entre des peuples attachés à leur coin de terre et à leur culture et un gouvernement central promouvant l'image d'un territoire canadien unifié. D'autre part, la « constellation des représentations » francophones du territoire vient aussi heurter de plein fouet cette image. Car l'idée du Canada français, territoire aux limites géographiques imprécises, repose sur la conscience que les francophones canadiens ont de leur particularisme culturel et sur la thèse des « deux peuples fondateurs », ce qui vient ruiner l'idée d'un Canada formant un tout. Le fossé s'est encore élargi quand, au tournant des années soixante, l'idée d'un « nous québécois », avec des frontières bien précises, remplace celle d'un Canada français aux frontières floues. Mais, ironie de l'histoire selon Lasserre, les discours québécois ont copié la logique canadienne, en présentant le Québec comme une entité sans distinctions culturelles entre ses diverses composantes régionales (p. 215). Cette lutte entre la « Nation contre les Nations » amène l'auteur à conclure que si « [l]'idée de Canada » n'est pas morte, elle est singulièrement « malade » (p. 249), le patient refusant de reconnaître la complexité de sa personnalité.

Toutefois, on doit se demander si Lasserre n'en vient pas à trop mettre l'accent sur l'image d'un Canada radicalement opposé au Québec. Après tout, lui-même admet que les représentations canadiennes et québécoises partagent certains thèmes, comme le mythe de la Nature et du Nord (p. 45 et 247). Enfin, si certains chapitres sont fort intéressants à lire (par exemple, « Du Continent à la Terre-Québec », peut-être le plus réussi), la lecture de l'ouvrage est parfois ardue. C'est que le livre est touffu, et de la peinture (groupe des Sept) aux considérations géostratégiques sur la défense du Nord canadien dans le cadre du NORAD (p. 54-61), en passant par les revendications territoriales amérindiennes, il n'est pas toujours facile pour le lecteur de s'y retrouver. À mon avis, un fil directeur mieux explicité aurait permis au lecteur de naviguer plus aisément d'un chapitre à l'autre, sans trop dériver sur les

mers de l'incompréhension, ce qui, je le confesse, m'est malheureusement arrivé à quelques reprises.

Frédéric Boily (fred_boily@hotmail.com)
Département des sciences humaines
Université du Québec à Chicoutimi
555, boul. de l'Université
Chicoutimi (Québec) G7H 2B1
Canada

Jocelyn LÉTOURNEAU, *Passer à l'avenir. Histoire, mémoire, identité dans le Québec d'aujourd'hui*. Montréal, Boréal, 2000, 194 p., réf.

« L'histoire progresse plus vite que ne s'opère la cicatrisation des plaies. » (p. 150)

Dans cet ouvrage, Jocelyn Létourneau nous présente six textes dont cinq déjà publiés entre 1997 et 2000 et un inédit, en conclusion, qui a pour titre « Quoi transmettre? ». Ces textes ont donc été écrits dans la période qui a suivi le référendum de 1995, période depuis laquelle le débat sur la question identitaire au Québec a connu une forte recrudescence. Létourneau fait ici le bilan du débat en proposant sa propre définition de l'identité dans le Québec d'aujourd'hui.

Passer à l'avenir, le titre illustre bien le propos défendu par l'auteur qui discute de l'incidence de la représentation du passé sur le présent et l'avenir. Le passeur d'avenir, principal protagoniste du livre où la narration de l'Histoire tient le premier rôle, est l'intellectuel ou plutôt l'historien. L'ouvrage se veut donc une réflexion sur le rôle de l'intellectuel en général et de l'historien en particulier en tant que faiseur de sens pour la société québécoise (et canadienne, voir le chapitre « Quelle histoire pour l'avenir du Canada? »).

On retrouve ici des thématiques chères à Jocelyn Létourneau : l'histoire, le souvenir, la mémoire, l'oubli, l'amnésie volontaire avec en figure centrale celui qui articule histoire et mémoire, l'historien (Létourneau lui-même). Ainsi, écrit-il (p. 40) « l'histoire est un travail de production de sens indissociable d'une réflexion éthique sur le mode du souvenir ». C'est une éthique de la profession, en tant que mise à distance de soi (pris dans la temporalité) et de son objet qu'il nous propose. Mais cette éthique est une éthique de la responsabilité de choisir, dans la manière même de mettre en narration le passé, des événements qui ne constituent pas un empêchement pour le présent.

Jocelyn Létourneau revient sur les théories défendues par ses illustres prédécesseurs, tels que Bouchard, Cantin, Godbout et bien sûr Dumont. Les interpellant sur le fondement éthique de leur démarche, il leur reproche d'orienter leurs discours sur le passé du Québec à partir de l'idée de nation, cette téléologie déterministe constituant, selon lui, un obstacle pour le présent. Ainsi le présent est pensé à partir du devoir être plutôt que de l'être *hic et nunc*, alors que selon Létourneau, l'historien doit « amener les hommes et les femmes à s'interroger non pas sur ce qu'ils doivent se rappeler pour être mais sur ce que cela signifie, à l'expérience du passé, d'être ce qu'ils sont maintenant » (p. 39, *Se souvenir d'où l'on s'en va*).

Cet ouvrage présente donc une réflexion intéressante sur le devoir de mémoire ; mémoire comme choix de ce qui doit être conservé, assumé ; mémoire présentée comme